



COMMUN, COMMUNE(S)

Chansonnier richement illustré et détourné du cent - cinquantenaire des Communes

Edition de la bande à Louise Michèle, Marseille, mars 2021

AVIS AUX LECTEURS & LECTRICES



Il y a précisément 150 ans éclatait la Commune de Marseille, ou plutôt les insurrections et tentatives de commune des mois d'août et novembre 1870. La plus importante, celle du 22 mars au 4 avril 1871, émergea dans le sillage de la Commune de Paris. Pendant ces 13 jours, un pouvoir municipal fédéraliste a tenté d'apporter une réponse aux aspirations populaires, avant d'être balayé par la Réaction.

Si l'expérience de la Commune de Paris reste dans toutes les mémoires, celle de ses sœurs, dans de nombreuses villes du pays (Lyon, Le Creusot, St Etienne, Toulouse et Narbonne), demeure trop méconnue. Puisse alors ce chansonnier, forgé dans l'urgence, contribuer modestement à transmettre cette mémoire collective et furieuse, ainsi qu'à redonner voix à celles et ceux qui ne se sont point résigné.e.s, même au plus fort des tourments.

*

SOMMAIRE DU CHANSONNIER

Du fait de l'absence de pagination, vous trouverez dans ce chansonnier dans un ordre relativement approximatif et certainement aléatoire, la liste des chansons suivantes : **La danse des bombes (p), La semaine sanglante (p), J'attends devant ma porte (p), Sur la Commune (p), La banque à Riquiqui (p), Versaillais (p), Le chant des ouvriers (p), La libertat (p), La republicana (p), Dimmi bel giovane (p).**



LE PETIT MARSEILLAIS

5 Cent. le Numéro. JOURNAL QUOTIDIEN 5 Cent. le Numéro.

ABONNEMENTS — Marseille et les départements du Gard, 3 mois — Var, Vaucluse et Basses-Alpes ... 5 fr. 50 — Autres départements ... 7 fr. 50 — Pour l'étranger, le port en sus.

4me ANNÉE. — N° 1089.

MERCREDI 5, JEUDI 6 et VENDREDI 7 AVRIL 1871.

ON S'ABONNE A MARSEILLE, 18, QUAI DU CANAL — IMPRIMERIE SAMAT — *Les lettres non affranchies seront refusées* — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus

LES ÉVÉNEMENTS DE MARSEILLE

Journées des 4, 5 et 6 avril 1871.

En présence des douloureux événements qui ont eu lieu dans notre ville, nous n'avons pas eu la force de continuer la publication de notre journal, qui a été forcément arrêtée pendant deux jours.

Nous la reprenons aujourd'hui en publiant un compte-rendu sinon exact du moins sincère et sans parti pris de la triste journée qui a jeté le deuil et la désolation au sein de notre population.

Marseille, 6 avril

Les pressentiments que nous exprimions avant la journée du 4, ne se sont que trop réalisés. L'orage que chacun voyait monter à l'horizon, et que chacun eût voulu conjurer, a éclaté avec une violence terrible. Marseille a été ensanglantée par la guerre civile. Pendant toute une longue journée, le bruit de la [illegible] [illegible] avec a coulé, tâchons d'oublier pour quelque temps le passé et attendons pour commenter cette page funèbre de notre histoire locale, que le sang avec laquelle elle a été écrite soit séché.

Journée du 4 avril

5 heures du matin. — Les préparatifs pour une lutte inévitable ont été terminés pendant la nuit. La ville fort agitée la veille au soir est relativement calme. Les rues sont désertes et silencieuses. Le soleil se lève resplendissant dans l'atmosphère pure et fraîche d'une matinée de printemps.

Ce sera une belle journée pour la nature, ce sera une journée terrible pour les hommes.

Nous descendons la Cannebière. Devant la Bourse des marins sont alignés, l'arme au pied, formant un cordon [illegible]

Au boulevard de Rome est massé un bataillon de chasseurs ; la manifestation vient les entourer en criant *vive les chasseurs !* Les femmes les exhortent à ne pas tirer sur le peuple et crient *vive Paris !* avec plus d'ardeur encore que les hommes.

Les chasseurs restent impassibles, le fusil sur l'épaule, la baïonnette au bout. Les officiers craignant sans doute de voir leurs soldats débordés par la foule, leur font faire volte-face, et le bataillon remonte le boulevard, tournant le dos à la préfecture.

La foule croyant à une défection de la troupe, applaudit et acclame les chasseurs, puis elle redescend sur la place de la Préfecture qui, en un instant, se trouve couverte de gens en armes et sans armes, de femmes et d'enfants.

Beaucoup d'individus isolés et portant des uniformes de fantaisie, mi-partie civil, mi-partie militaire, circulent sur [illegible]

rie d'artillerie n'est plus à la porte d'Aix.

La fusillade se fait entendre sans interruption aux alentours de la Préfecture. La place St-Ferréol est complètement vide.

Des curieux sont massés en grand nombre dans la rue St-Ferréol, et au haut du boulevard de Rome.

Un monsieur sur la Cannebière arrête un enfant de 14 à 15 ans, en haillons, portant un chassepot. — « Où as-tu pris ce fusil, lui dit-il ?

— A la Préfecture, parbleu ! répond le gavroche d'un air insolent. — Et qu'est-ce que tu en fais ? — Je tue des soldats tant que je peux ; j'en ai déjà mis [illegible] par terre ! — Le Monsieur veut [illegible] l'arme dont la crosse est pleine d[illegible] mais la foule se rassemble et [illegible] de restituer l'arme à l'enfant [illegible] de voleur, on le menace, on [illegible] Monsieur rend le fusil et s'éloigne [illegible]

- APPEL AUX CELEBRATIONS DU 18 MARS, CENT-CINQUANTENAIRE DES COMMUNES -

VIVE LA COMMUNE !

Aux Marseillais.e.s & habitant.e.s de toutes les Cités & des Communes Libres,

Il y a 150 ans, un 18 mars, la Commune de Paris s'est dressée face aux soldats envoyés par le gouvernement du sinistre Adolphe Thiers. Ceux-ci avaient l'ordre de reprendre les canons de Montmartre qui défendaient Paris contre l'occupant. La ville, soumise à un long siège militaire, crevait de faim et de rage. De cette insurrection sont nées, à Marseille et partout ailleurs, des Communes comme autant de graines de révolte. La répression, insoutenable, a été aussi féroce que les espérances suscitées par les Communard.e.s et, encore aujourd'hui, le souvenir de ces insurrections mêle espoir et hantise.

Depuis près d'un an, une angoisse s'est emparée de nos corps et le fléau de la peur de mourir, ou plutôt de vivre, s'est immiscé jusque dans nos cœurs rebelles. Un siège silencieux et désarmant nous enferme et nous embrume jusqu'aux moindres recoins de notre conscience. Nous sommes privé.e.s de ce qui faisait nos liens, du droit de revendiquer sans être inquiété.e, jusqu'à nos façons intimes et fragiles de vivre collectivement. Tout divertissement est désormais condamnable et condamné, et nos vies, confisquées par un hiver sans fin, se consument sans saveur. Enchaîné.e.s ou condamné.e.s nous sommes, au travail ou à la misère.

C'est pourquoi, desséché.e.s par la fermeture des bars et de nos lieux de vie, nous crions fermement une seconde fois : **Rendez-nous nos canons ! Vive la fête et ses débordements !** Aspirons à ce qui est possible de croire et de rêver et préparons une nouvelle Commune Libre. **Un Comité d'Insalubrité Publique sera chargé de proposer un ensemble de mesures qui aboutira à l'abolition de l'hiver et l'éclosion du printemps.**

Marseille, le Mardi-Gras 16 février 2021

le 18 mars

Rendez-nous nos

CANONS en

Terrasse



signé le Comité

d'Insalubrité

Publique

LA DANSE DES BOMBES

Paroles et musique de Michèle Bernard, inspirée par un poème de Louise Michel datant de la Commune de Paris et faisant référence à la journée du 18 mars 1871.

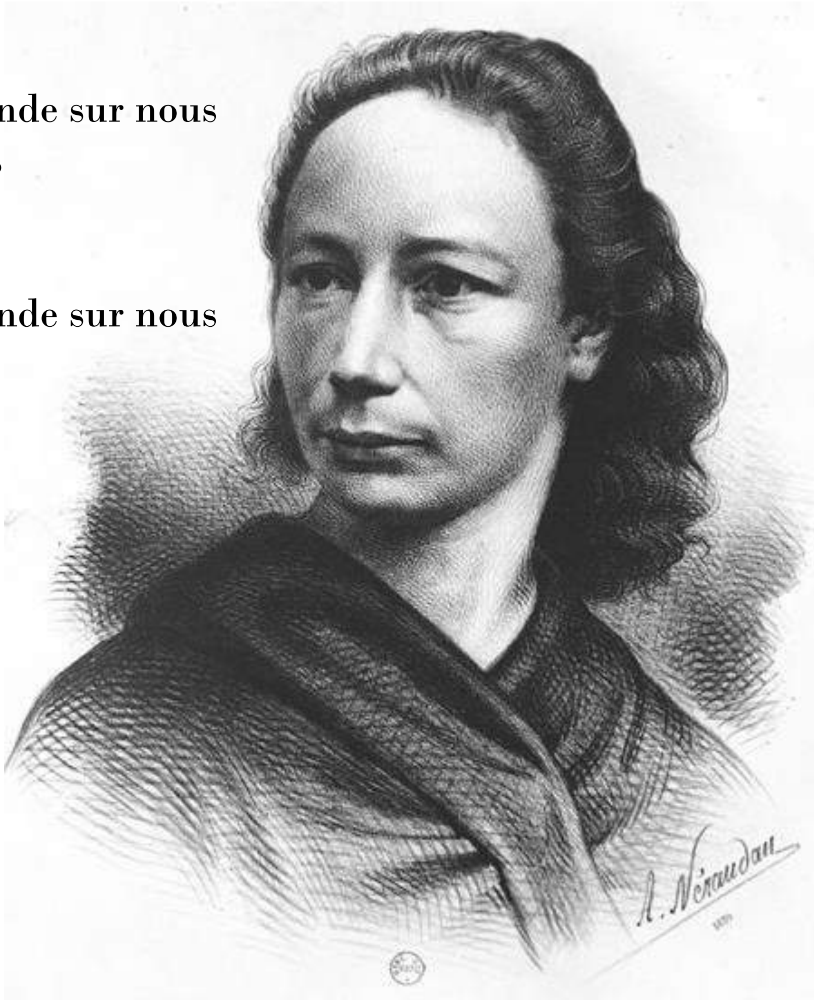
Oui barbare je suis
Oui j'aime le canon
La mitraille dans l'air
Amis, amis, dansons.

La danse des bombes
Garde à vous voici les lions
Le tonnerre de la bataille gronde sur nous
Amis chantons, amis dansons
La danse des bombes
Garde à vous voici les lions
Le tonnerre de la bataille gronde sur nous
Amis chantons !

L'acre odeur de la poudre
Qui se mêle à l'encens
Ma voix frappant la voûte
Et l'orgue qui perd ses dents

La nuit est écarlate
Trempez-y vos drapeaux
Aux enfants de Montmartre
La victoire ou le tombeau
Aux enfants de Montmartre
La victoire ou le tombeau !

Oui barbare je suis,
Oui j'aime le canon,
Oui mon cœur je le jette,
À la révolution !



Louise Michel (1830 – 1905), révolutionnaire badass, *« La révolution sera la floraison de l'humanité comme l'amour est la floraison du cœur ».*

Prénoms mêlés : tu veux gagner ? Retrouve ces

HÉROÏNES DE LA COMMUNE DE PARIS

VICTORINE BROCHER



ELISABETH DMITRIEFF



NATHALIE LEMEL



MARIE DAVIER



H	H	S	O	P	H	I	E	M	B	G
N	W	P	Z	D	V	Z	Q	M	Z	L
A	L	O	U	I	S	E	G	L	S	V
T	E	L	I	S	A	B	E	T	H	H
H	V	J	N	R	O	E	P	U	T	H
A	A	M	I	R	J	E	Y	T	V	B
L	N	A	G	I	I	M	G	J	D	M
I	D	V	I	C	T	O	R	I	N	E
E	R	V	H	S	R	Q	B	S	Z	J
X	É	S	N	I	T	M	A	R	I	E
C	C	H	A	R	L	O	T	T	E	M

ANDRÉ LÉO



LOUISE MICHEL



SOPHIE POIRIER

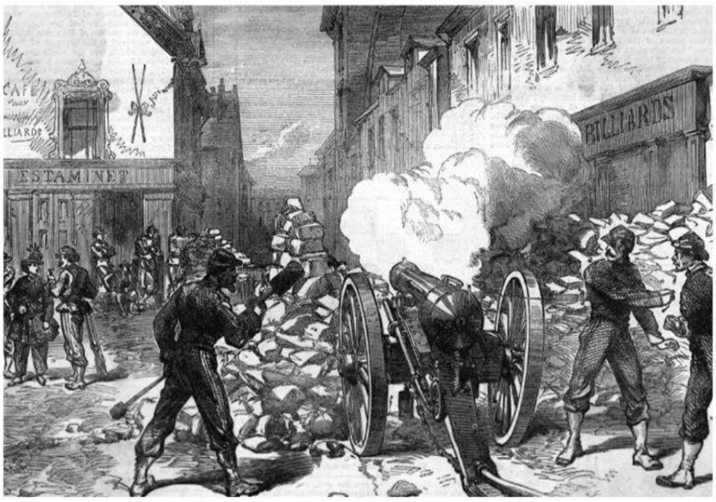


CHARLOTTE TISSERAND



LA SEMAINE SANGLANTE

Chanson du communard parisien Jean Baptiste Clément, l'auteur du *Temps des Cerises*, écrite en 1871. Elle est chantée sur le timbre du *Chant des Paysans* de Pierre Dupont.



Sauf des mouchards et des gendarmes
On ne voit plus par les chemins,
Que des vieillards tristes en larmes,
Des veuves et des orphelins.
Paris suinte la misère,
Les heureux mêmes sont tremblants.
La mode est aux conseils de guerre,
Et les pavés sont tout sanglants.

Refrain :
Oui mais !
Ça branle dans le manche,
Les mauvais jours finiront.
Et gare ! à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
(bis)

On traque, on enchaîne, on fusille
Tous ceux qu'on ramasse au hasard.
La mère à côté de sa fille,
L'enfant dans les bras du vieillard.
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouges,
Valets de rois et d'empereurs.

Demain les gens de la police
Refleuriront sur le trottoir,
Fiers de leurs états de service,
Et le pistolet en sautoir.
Sans pain, sans travail et sans armes,
Nous allons être gouvernés
Par des mouchards et des gendarmes,
Des sabre-peuple et des curés.

Le peuple au collier de misère
Sera-t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand les gens de guerre
Tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la Sainte Clique
Nous croira-t-elle un vil bétail ?
À quand enfin la République
De la Justice et du Travail ?

J'ATTENDS DEVANT MA PORTE

Chant sur la Commune de Paris, origine méconnue.

J'attends devant ma porte
Ma fille et son ami.
Ma maison semble morte
Et mort aussi Paris.

Depuis l'autre semaine
Ils sont partis d'ici
Du côté de la Seine
Emportant leurs fusils.

C'était pour la bataille
Du vrai peuple ouvrier
Contre ceux de Versailles
Venus nous fusiller.
.

Mais le feu et les balles
Me faisait moins trembler
Que le bruit des rafales
Dans Paris fusillé.

J'attends devant ma porte
Ma fille et son ami.
Ma maison semble morte
Et mort aussi Paris



Bombardement de la Commune de Marseille (4 avril 1871)

SUR LA COMMUNE

Chanson composée en 1991 par Serge Utgé-Royo, paroles modifiées par la Lutte Enchantée.

Il était une fois dans ce grand cimetière,
Écoute bien, l'ami.e, c'est une histoire vraie.
L'gouvernement d'alors avait perdu sa guerre
L'État de Prusse avait vaincu l'État Français.
Pendant qu'on s'arrangeait entre grands de l'époque,
Pour payer le tribut au premier des tueurs ;
Voilà que de Paris le peuple se convoque
Et décide – comme ça! – qu'il n'veut plus d'supérieur!

Refrain : Tous les copains - et les copines ! - de la Commune
Ne sont pas mort.e.s sans rien laisser
Elles doivent nous garder rancune / De laisser crever leur passé
Ils doivent nous garder rancune / De ne pas mieux en profiter

L'État de France implore son ami vainqueur
De lui donner la main pour "mater la canaille"
Car il faut, sans tarder, aller clouer la peur
Aux cerveaux parisiens qui bravent la mitraille !
Et c'est le dix-huit mars de l'an soixante et onze
Que, depuis le palais où rota Louis Quatorze,
Monsieur Thiers a brandi quelques canons de bronze
Et crié vers Paris "Ils vous f'ront rendre gorge !"

Une fille de Paris a gueulé vers le ciel
Et laissé sa jeunesse dans un bagne pourri
Femmes, si nous luttons, saluons Louise Michel
Et si nous ne luttons pas, saluons-la aussi !
Aussi, souvenons-nous que des frères oubliés
Venus d'autres pays, citoyens de la Terre
Sont morts des mêmes balles que leurs *frères* français *[sœurs* lors du bis*]*
Ils avaient oublié les drapeaux, les frontières.

Notre mémoire est née de ces quelques semaines,
Compagnons et compagnes, il faut l'utiliser.
Revendiquons les rues, les montagnes et la Plaine
Et comme les Communardes, abolissons l'armée !
Il faut gratter l'oubli dont on a recouvert
Les leçons des ami.e.s qui furent assassiné.e.s
Eradiquons l'Etat, la Police, les frontières
Faisons de l'utopie une réalité.

COMMUNARDES

Elles se sont battues à Paris en 1871 pour les idéaux de la Commune, au péril de leur vie et, le plus souvent, au prix de leur liberté. Elles ont été, à quelques exceptions près, oubliées par l'histoire officielle. La plupart de ces photos les montrent prisonnières à Versailles.

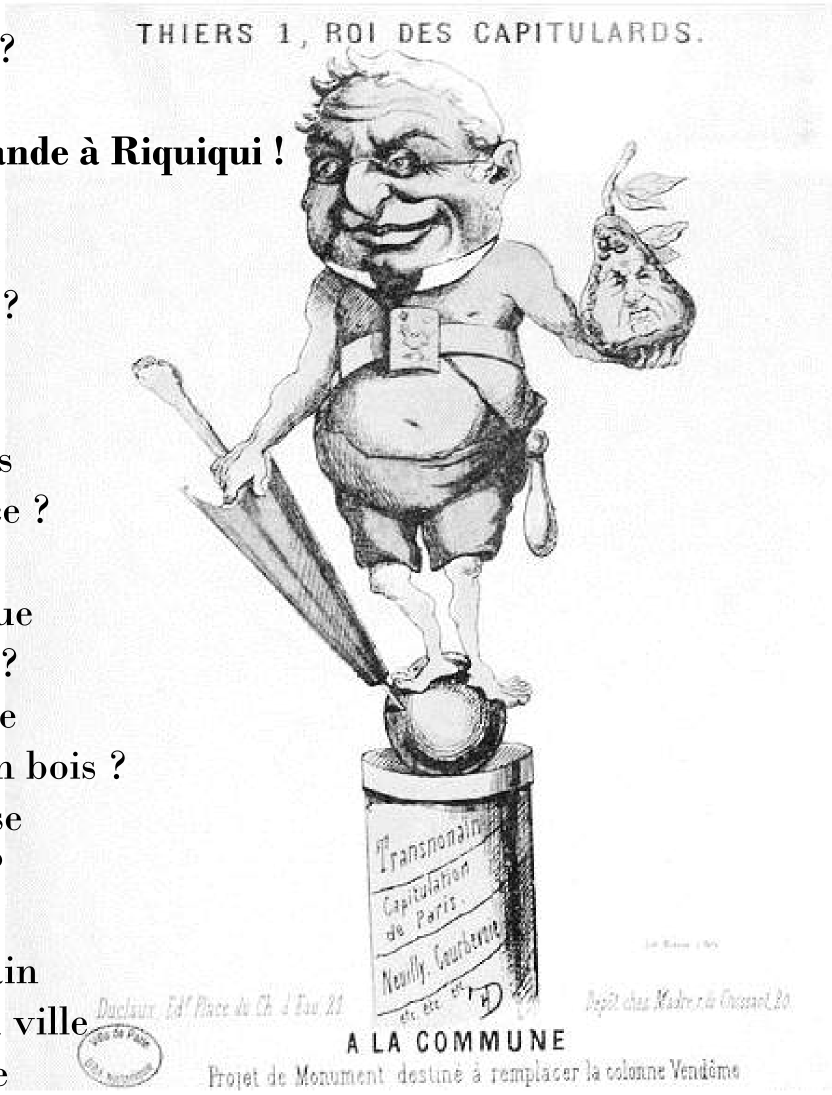


LA BANDE À RIQUIQUI

Paroles de Jean Baptiste Clément, fédéré de Paris, auteur du *Chant des cerises*, ayant participé à la défense de la dernière barricade de la capitale.

Bien qu'on nous dise en République ;
Qui tient encore, comme autrefois,
La finance et la politique,
Les hauts grades et les bons emplois ?
Qui s'enrichit et fait ripaille ?
Qui met le peuple sur la paille ?

C'est qui ? (bis) Toujours la bande à Riquiqui !



Qui fait l'assaut des ministères
pour s'engraisser à nos dépens ?
Qui joue encore au militaire
avec la peau de nos enfants ?
Qui ne rêve que plaies et bosses
Pourvu qu'on fasse bien la noce ?

Qui se fait pitre et saltimbanque
pour décrocher le plus de voix ?
Qui fait du prêt et de la banque
Comme Cartouche au coin d'un bois ?
Et par un train à grande vitesse
Qui file un jour avec la caisse ?

Les mots ne donnent pas de pain
Car nous voyons dans la grand ville
Travailleurs cherchant un asile
Et enfants un morceau de pain.
Qui fait payer toujours payer
Le paysan et l'ouvrier ?

Florilège de sobriquets donnés par les Communard.e.s à Adolphe Thiers : « riquiqui », « foutriquet », « l'infâme vieillard », « le nain grotesque », « général boum », « Adolphe le petit », « le bandit sinistre ».

Bien qu'on nous dise en République
Il reste encore tout à changer.
On nous parle de politique,
On ne nous laisse rien à manger,
Et qui se moque, la panse pleine,
Que tout le peuple meurt à la traîne ?

VERSAILLAIS

Chanson composée en 1971 par Jean-Edouard Barbe.

L'hiver 71, c'est l'hiver du chaos
L'hiver de la défaite devant les Pruscos
L'hiver de la souffrance et l'hiver de la faim
L'hiver des collabos, des faux républicains
Il commence à fleurir des cocardes écarlates
Et dans la rue bientôt, le cri du peuple éclate.

Refrain : Versaillais, Versaillais,
Vous avez fusillé le cœur d'une révolution
Vous l'avez jetée en prison
Mais il reste à Paris, l'esprit des insurgés. (bis)

Un matin tout Paris entre en insurrection
Et Paris doit lutter contre la réaction
Etudiants, ouvriers, armez vos chassepots
Du haut des barricades agitez vos drapeaux
Agitez vos drapeaux, les versaillais canonnent
Agitez un mouchoir rouge du sang d'un homme.

Avec la cruauté d'une bête sauvage
Thiers a tué la Commune en un rouge carnage
Derrière les tombes et les croix d'un cimetière
A 10 contre 200 les révolutionnaires
Les derniers fédérés contre un mur sont tombés
Ne murmurant qu'un mot, le mot fraternité.

Versaillais, Versaillais,
Vous avez fusillé le cœur d'une révolution
Vous l'avez jetée en prison
Mais il reste à Marseille, l'esprit des insurgés. (bis)

QUELLE BANDE REBAPTISE CHAQUE 9 JANVIER LA RUE THIERS ?

- ☐ la bande à Louise
- ☐ la bande à Michel
- ☐ la bande à Louise Michel

RÉPONSE : RV au 19 BD DUGOMMIER

LE CHANT DES OUVRIERS

Paroles et musiques de Pierre Dupont, 1846.

Nous dont la lampe, le matin,
Au clairon du coq se rallume.
Nous tous qu'un salaire incertain,
Ramène avant l'aube à l'enclume.
Nous qui des bras, des pieds, des mains
De tout le corps luttons sans cesse.
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

Refrain :
Aimons-nous, et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde
Que le canon se taise ou gronde
Buvons à l'indépendance du monde!

Nos bras, sans relâche tendus
Aux flots jaloux, au sol avare.
Ravissent leurs trésors perdus
Ce qui nourrit et ce qui pare.
Perles diamants et métaux
Fruit du coteau, grain de la plaine.
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Ils tissent avec notre laine!



Quel fruit tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel
La terre nous doit ses merveilles.
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres.
Nous vivons avec les hiboux,
Et les larrons amis des ombres.
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines.
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

A chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde.
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde.
Ménageons-le dorénavant
L'amour est plus fort que la guerre
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre!

GRAFFITI DE LA COMMUNE DE MARSEILLE (1871)



LA LIBERTAT

Poème de jeunesse de Joachim Gasquet, publié dans l'hebdomadaire La Sartan en 1892.

Tu que siás arderosa e nusa
Tu qu'as sus leis ancas tei ponhs
Tu qu'as una votz de cleron
Uei sòna sòna a plens parmons
Ò bòna musa.

Siás la musa dei paurei gus
Ta cara es negra de fumada
Teis uelhs senton la fusilhada
Siás una flor de barricada
Siás la Venús.

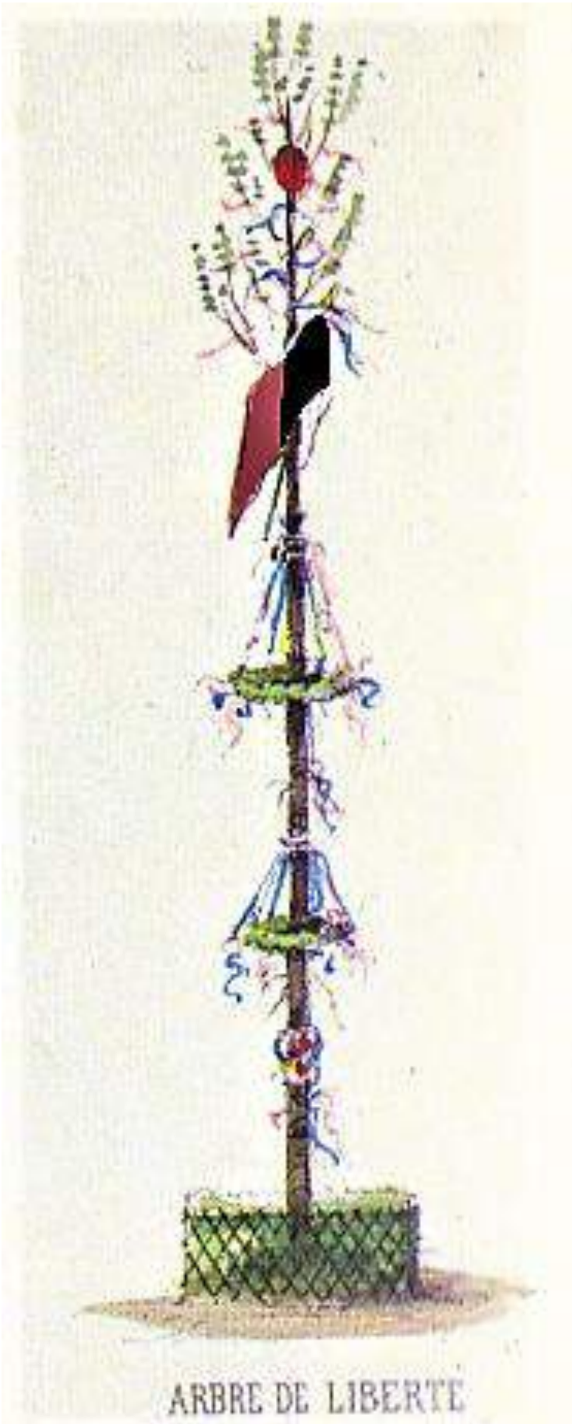
Dei mòrts de fam siás la mestressa,
D'aquelei qu'an ges de camiá
Lei sensa pan, lei sensa liech
Lei gus que van sensa soliers
An tei careças.

Mai leis autrei ti fan rotar,
Lei gròs cacans 'mbé sei familhas
Leis enemics de la paurilha
Car ton nom tu, ò santa filha
Es Libertat.

Ò Libertat coma siás bela
Teis uelhs brilhan coma d'ulhauç
E croses, liures de tot mau,
Tei braç fòrts coma de destraus
Sus tei mamèlas.

Mai puei, perfés diés de mòts raucs
Tu pus doça que leis estelas
E nos treboles ò ma bela
Quand baisam clinant lei parpèlas
Tei pès descauç.

Tu que siás poderosa e ruda
Tu que luses dins lei raions
Tu qu'as una vòtz de cleron
Uei sòna sòna a plens parmons
L'ora es venguda.



LA REPUBLICANA / La républicaine

Chant populaire politique en dialecte marseillais, datant de septembre 1870, lors de la chute de l'Empereur, suite à la défaite de Sedan et à la proclamation de la IIIe République.

An plantat l'aubre
Qu'aviam tant desirat,
Lo drapèu rogi
Lo tendrem arrosat,
L'arrosarem de flors
De totei lei colors.
Quand lei trufas florisson !
Aquò serà la mòrt dei grands Carlistes !

D'aquelei bèstias
D'anar s'imaginar
Que lei preguieras
Lei faràn retornar,
N'atuban de flambèus,
De ciergis lei pus bèus,
E quauquei bèlei brancas !
Jamai lo chifon blanc vendrà en França !

Ò puta d'aigla
Jamai faràs plus d'uous,
La Republica
T'a cordurat lo cuou,
T'en anaràs cagar
Onte Badinguet serà,
Nòst' Emperor de mèrda !
S'en anarà cagar a l'Isla d'Elba

Ils ont planté l'arbre
Que nous avions tant désiré,
Le drapeau rouge
Nous le tiendrons arrosé,
Nous l'arroserons de fleurs,
De toutes les couleurs.
Lorsque les pommes de terre fleuriront !
Ce sera la mort des grands carlistes

Quelles bêtes
D'aller s'imaginer
Que les prières
Les feront revenir,
Ils allument des flambeaux,
Des cierges des plus beaux,
Et quelques belles branches !
Jamais le chiffon blanc ne viendra en France !

Ô pute d'aigle,
Tu ne feras plus jamais d'œufs,
La République
T'a cousu le cul,
Tu t'en iras caguer
Où Badinguet sera,
Notre Empereur de merde !
N'ira plus caguer à l'île d'Elbe !

QUIZZ! ?

Qu'ont ces femmes en commun ?



Nathalie Lemel



Elisabeth Dmitriev

et aussi :

* Catherine *dite* Caroline Davignon
* Victorine Dulac
* Léonie Dumas
* Anaïs Fassy
* Louise Honde Vaton
* Nathalie Julie Rosine Rey
* Marie Roche
* Jeanne Rostang
* Marie Thomas



Victorine Brocher



Louise Michel

Réponse : recule de 8 pages.

DIMMI BEL GIOVANE / Dis-moi beau jeune homme

Chanson issue d’un poème à la mémoire de la Commune de Paris de 1871 d’un internationaliste italien de Pise, Francesco Bertelli, composé en 1873, sous le titre *Examen d’entrée du bénévole à la Commune de Paris*.

Dimmi bel giovane
Onesto e biondo
Dimmi la patria
Tua qual'è tua qual'è

Adoro il popolo
La mia patria è il mondo
Il pensier libero
È la mia fe' è la mia fe'

Refrain : La casa è di chi l'abita
È un vile chi lo ignora
Il tempo è dei filosofi
Il tempo è dei filosofi
La casa è di chi l'abita
È un vile chi lo ignora
Il tempo è dei filosofi
La terrà è di chi la lavora.

Addio mia bella
Casetta addio
Madre amatissima
E genitor e genitor

Io pugno intrepido
Per la comune
Come Leonida
Saprò morir, saprò morir

Dis-moi beau jeune homme,
Honnête et blond,
Dis-moi la patrie,
Qui est la tienne ?

J ‘adore le peuple,
Ma patrie est le monde,
La libre pensée,
Elle est ma foi.

La maison est à qui l’habite,
Est un lâche celui qui l’ignore,
Le temps est aux philosophes
Le temps est aux philosophes
La maison est à qui l’habite,
Est un lâche celui qui l’ignore,
Le temps est aux philosophes,
La terre à qui la travaille.

Adieu ma belle,
Maisonnette adieu,
Mère bien aimée,
Et mes parents,

Intrépide je me bats,
Pour la Commune,
Comme Leonidas,
Je saurai mourir.

GASTON CREMIEUX (1836 – 1871)

Avocat originaire de Nîmes, condamné à mort et fusillé par ordre de Thiers pour avoir organisé et dirigé la Commune de Marseille.



LA COMMUNE DE MARSEILLE : ASPECTS HISTORIQUES

Marseille sort profondément transformée entre la fin de la Monarchie de Juillet (1830-1848) et celle du Second Empire (1851-1870). Le rapide développement industriel et commercial de la ville pendant le Second Empire a conduit à des rapports sociaux de plus en plus conflictuels. En effet, la classe ouvrière connait une nette dégradation de ses conditions de vie. Ces ouvrier-e-s, toujours plus nombreux-ses à s'installer à Marseille pour chercher du travail, subissent des périodes de chômage, la détérioration des conditions de travail et des salaires qui ne suivent désormais plus le coût de la vie.

C'est dans ce contexte économiquement difficile et politiquement incertain, notamment à la fin de l'Empire, que s'organise certains ouvriers, notamment au sein de la toute jeune Association Internationale du Travail (1864). Celle-ci, très implantée à Marseille à partir de 1867, jouera un rôle déterminant pendant toutes les périodes insurrectionnelles de 1868 à 1871. André Bastelica, typographe et journaliste corse anarchiste est le chef de cette AIT Marseillaise en plein essor.

Alors que les Marseillais.es avaient applaudi le retour des Bourbons sur le trône en 1814 puis 1815, le basculement vers l'extrême gauche républicaine se fait nettement sentir à partir des années 1860. « *Marseille n'est pas pour autant une « ville rouge ». Tout au plus est-elle un bastion républicain* »[1]. En effet, malgré de profondes divergences, les républicains radicaux et modérés se regroupent et affrontent avec succès les candidats de l'Empire aussi bien que les légitimistes lors des législatives de 1869. Marseille envoie ainsi deux députés républicains à la Chambre : Gambetta et Esquiros. Puis, quelques mois plus tard, la ville – la seule avec Paris - inflige un camouflet à L'Empereur lors du plébiscite sur une réforme constitutionnelle confortant l'Empire (mai 1870) en votant largement (60%) contre. Ces années 1868-1870 qui précèdent la Guerre Franco-Prussienne sont également marquées par de nombreux rassemblements politiques, une agitation dans les clubs et les sections de l'AIT. Ainsi, les grèves ouvrières qui se multiplient et qui sont de plus en plus suivies. Marseille est bien à l'avant-poste du mouvement révolutionnaire de 1870. Puis, l'été 1870 fait basculer la ville dans un état insurrectionnel jusqu'en avril 1871.

[1] Jean-Claude Izzo, *La Commune de Marseille*, revue La Commune n° 6 (mars 1977).

Au lendemain de la défaite de Forbach (7-8 août 1870) une manifestation populaire monstre est menée par les principales figures radicales de l'époque, notamment Gaston Crémieux. Celui-ci est connu comme « l'avocat des pauvres ». C'est un républicain radical et une des figures emblématiques de la Commune. Suite à leur arrestation, un comité central d'action unissant socialistes et radicaux s'empare de la Mairie pour quelques heures. Selon Lucien Gaillard, *« cette première vague populaire, qui fait dès le 10 août surgir à Marseille une éphémère Commune révolutionnaire, lui donne incontestablement la primauté dans le mouvement communaliste »*[2]. Le mouvement insurrectionnel est lancé, il est porté par l'AIT qui joue un rôle d'impulsion déterminant. En effet, quelques semaines plus tard, le 4 septembre, Marseille apprend à la fois la défaite de Sedan, la capture de l'Empereur et la proclamation de la République à Paris par Gambetta. C'est alors qu'une foule immense exprime sa colère et son désir de finir avec l'Empire : elle libère les prisonniers politiques de l'insurrection d'août, envahit la préfecture et une commission départementale provisoire proclame la République. C'est le début de plusieurs mois d'intenses activités politiques et sociales avec la création éphémère d'une Ligue du Midi, une expérience d'un gouvernement du sud-est qui met en pratique le fédéralisme.

Esquiros est envoyé par Gambetta comme préfet pour installer – et surveiller - la toute jeune République à Marseille. Or, Esquiros mène une politique rouge, fortement anticléricale et fédéraliste, au grand dam de Gambetta membre du gouvernement républicain installé à l'Hôtel de Ville de Paris. Ce gouvernement du Midi voit le jour le 9 septembre suite à une alliance entre le chef de l'AIT, Bastelica, et le nouveau préfet des Bouches-du-Rhône. Signe de la radicalité de ce gouvernement du Midi figurent dans le programme de la Ligue, présidée par Esquiros, la levée en masse pour défendre la République, la levée d'un impôt sur les richesses, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'enrôlement des prêtres dans l'armée, l'épuration des fonctionnaires de l'Empire. Mais Gambetta, qui voit d'un mauvais œil un recul du centralisme, fait désormais tout son possible pour démettre Esquiros.

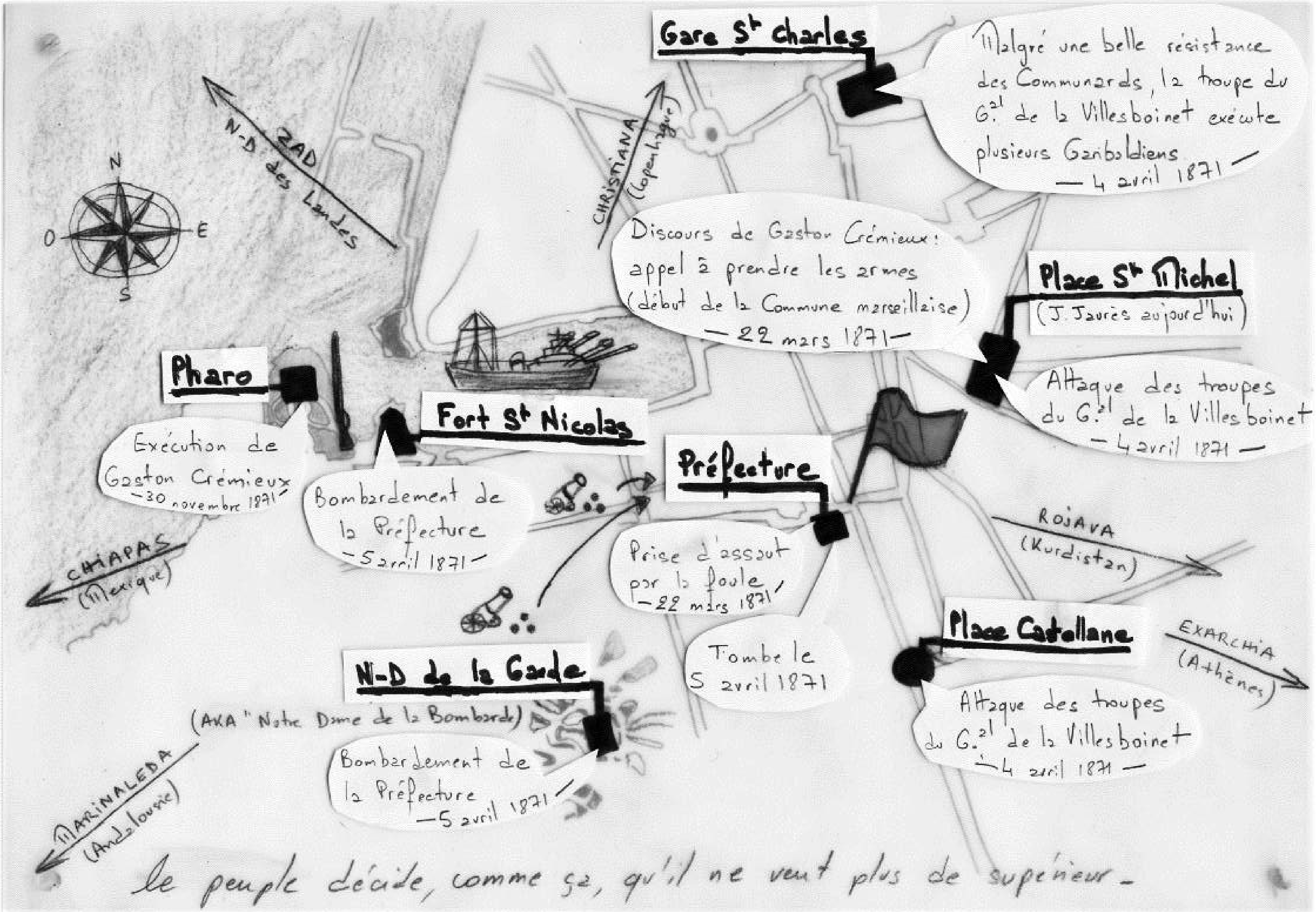
A l'automne, les combats dans le nord du pays continuent et les mauvaises nouvelles militaires ainsi que l'attitude du gouvernement de Paris vis-à-vis de la Ligue du Midi ulcèrent les Marseillais.es. L'annonce de la révocation d'Esquiros par Gambetta, ainsi que la capitulation de Metz, mettent le feu aux poudres.

[2] Lucien Gaillard, La vie populaire à Marseille au XIXe siècle. La Commune de Marseille, *in* Victor Gélu, poète de Marseille, Centre Régional d'Etudes Occitanes de Provence,

À nouveau, le 1er novembre 1870, une manifestation populaire occupe la mairie et une Commune révolutionnaire composée d'internationalistes, de socialistes et de républicains radicaux est proclamée. Mais le nouveau préfet nommé par Gambetta procède trois jours plus tard à sa dissolution. La Garde civique, force armée et de police ouvrière constituée en septembre, est dissoute. De même, la Ligue du Midi est déclarée illégale. Esquiros démissionne et emporte avec lui cette première tentative Commune de Marseille. Les principales figures de ces insurrections – hormis Gaston Crémieux – s'effacent ou quittent Marseille. L'ordre règne à nouveau dans Marseille. Paris capitule le 27 janvier 1871, une assemblée monarchiste majoritairement favorable à la paix choisit Adolphe Thiers comme nouveau chef du gouvernement. Le Riquiqui n'a qu'un objectif : soumettre Paris et il multiplie les mesures antisociales, provocations et humiliations. Or, *« l'avènement des réactionnaires, la nomination de Thiers, la paix bâclée et honteuse, la monarchie entrevue, des défis et des défaites, la cité vaillante avait tout senti aussi vivement que Paris »*[3]

Il faut attendre la fin de l'hivers pour que les socialistes et internationalistes reprennent les initiatives, notamment par des grèves qui touchent de plus en plus de secteurs de la ville à partir de 10 mars, si bien que celle-ci vit au ralentit. Au même moment, très peu de nouvelles arrivent de Paris. Celle du 18 mars annonçant la création de la Commune de Paris fait l'effet d'une étincelle. Dans plusieurs villes du pays, des Communes sont proclamées comme celle du Creusot, Limoges, Lyon, Narbonne, Saint-Etienne et Toulouse. À Marseille, le 22 mars 1871, Crémieux lance depuis la Place Saint-Michel, à l'Eldorado, un vibrant appel à défendre en armes la Commune de Paris. Le lendemain les Gardes civiques, garibaldiens, francs-tireurs et ouvrier-e-s défilent et tiennent la ville. Puis, la préfecture est à nouveau envahie, une commission composée à nouveau d'éléments révolutionnaires et républicains proclame la Commune de Marseille. Mais les divisions profondes, les démissions en série, les tergiversations, l'absence ou le manque d'assise départementale et de soutien, même dans Marseille, conduisent rapidement la Commune de Marseille à son effondrement.

[3] Jean-Claude Izzo, Esquisse pour une histoire de la Commune de Marseillle, in La Commune de Marseille, regards croisés, p 55.


Gare St charles
Malgré une belle résistance des Communards, la troupe du G.al de la Villesboinet exécute plusieurs Garibaldiens — 4 avril 1871 —
ZAD N-D des Landes
CHRISTIANA (Copenhague)
N
E
S
O
Discours de Gaston Crémieux : appel à prendre les armes (début de la Commune marseillaise) — 22 mars 1871 —
Place St Michel
(J. Jaurès aujourd'hui)
Attaque des troupes du G.al de la Villesboinet — 4 avril 1871 —
Pharo
Exécution de Gaston Crémieux — 30 novembre 1871 —
Fort St Nicolas
Bombardement de la Préfecture — 5 avril 1871 —
Préfecture
Prise d'assaut par la foule, — 22 mars 1871 —
Tombe le 5 avril 1871
ROJAVA (Kurdistan)
CHIAPAS (Mexique)
Place Catellane
EXARCHIA (Athènes)
Attaque des troupes du G.al de la Villesboinet — 4 avril 1871 —
N-D de la Garde
(AKA "Notre Dame de la Bombarde)
Bombardement de la Préfecture — 5 avril 1871 —
MARINALEDA (Andalousie)
le peuple décide, comme ça, qu'il ne veut plus de supérieur –

En face, le général légitimiste Espivent de la Villeboisnet le sinistre vieillard et proclame sous aucune base légale « l'état de siège ». Il se replie à Aubagne avec 6000 soldats et les fonctionnaires fidèles au régime. Les « Aubagnais » préparent les opérations de répression et les troupes entrent dans Marseille le 3 avril au soir. Au matin du 4 avril, les combats éclatent autour de la Gare et de la Préfecture où des barricades sont dressées. L'issue est encore incertaine mais les bombardements de la préfecture depuis Notre Dame de la Garde par les troupes de la Réaction, et celui de la ville depuis le fort Saint-Nicolas achèvent l'expérience de la Commune de Marseille. Le nombre de victimes n'est pas connu avec exactitude, mais estimé entre 50 à plus de 150 morts dont de nombreux civils tués par les bombardements et des prisonniers garibaldiens fusillés à la Gare Saint-Charles.



Exécution de Gaston Crémieux au Pharo, par Etienne Savoye.

Le lendemain, les troupes du général défilent dans la Marseille. La répression est féroce, pendant cinq ans, des dizaines de révolutionnaires sont condamnés à des lourdes peines de prison, d'autres envoyés en Algérie et Nouvelle-Calédonie et certains condamnés à mort et exécutés. Le département des Bouches-du-Rhône est sous état de siège jusqu'en 1876 et les participant-e-s de la Commune traqué.e.s Gaston Crémieux est condamné à mort par un tribunal militaire et, malgré tous les recours, il est exécuté le 30 novembre 1871 au Pharo.


150 ANS
18 MARS
RDV 18H
devant
la Brasserie
Cours Julien
Communale!
VIVE LA COMMUNE !